

Entretien avec Denys Arcand à propos de *Jésus de Montréal* Le jeu, la vie, l'histoire, le cinéma

Gilles Marsolais et Claude Racine

Numéro 43, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

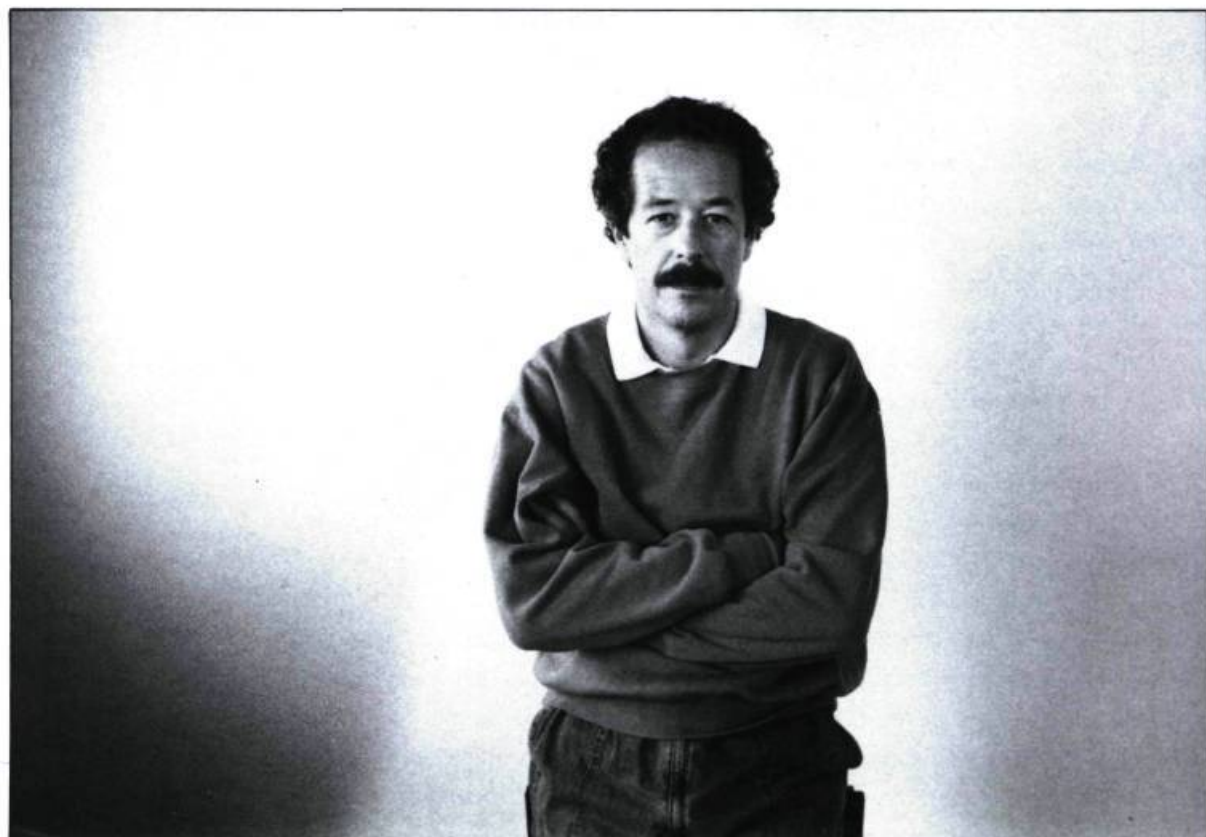
[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marsolais, G. & Racine, C. (1989). Entretien avec Denys Arcand à propos de *Jésus de Montréal* : le jeu, la vie, l'histoire, le cinéma. *24 images*, (43), 4–9.

ENTRETIEN AVEC DENYS ARCAND À PROPOS DE *JÉSUS DE MONTRÉAL*

Propos recueillis par Gilles Marsolais et Claude Racine



Denys Arcand

LE JEU, LA VIE, L'HISTOIRE, LE CINÉMA

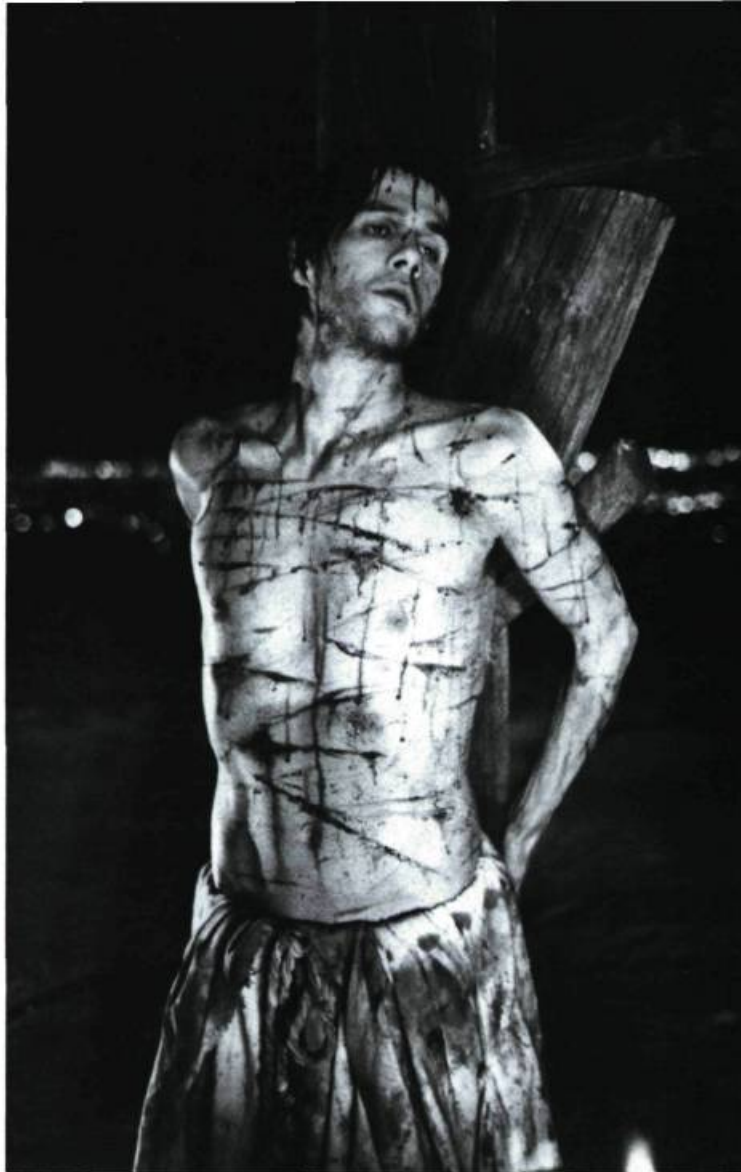
Le dernier film de Denys Arcand, *Jésus de Montréal**, est cette année de la Compétition officielle du 42^e Festival de Cannes. Incidemment le film prend l'affiche en France le lendemain de sa présentation au festival. L'événement mérite d'être souligné: après *Les ordres* de Michel Brault, qui a remporté le prix de la mise en scène en 1975, *J.A. Martin, photographe* de Jean Beaudin, qui a récolté un prix d'interprétation en 1976 et *Fantastica* de Gilles Carle en 1980, c'est seulement le quatrième film québécois en quatorze ans à s'attirer l'honneur de figurer dans la compétition cannoise, mis à part une production «canadienne» comme *Joshua Then and Now* de Ted Kotcheff, en 1985.

Denys Arcand n'est pas un nouveau venu et ses films, qui témoignent de l'acuité de son regard, ont toujours reçu un accueil critique très favorable. Arcand pratique avec un bonheur égal aussi bien le documentaire que la fiction. *On est au coton* (1969), interdit de diffusion jusqu'en 1975 par l'ONF qui l'avait produit, ou *Le confort et l'indifférence* (1981) comptent parmi les films importants de la tradition documentaire québécoise, alors que *La maudite galette*, invité à la Semaine de la critique en 1972, *Réjeanne Padovani*, invité à la Quinzaine des réalisateurs en 1973, et dernièrement le succès foudroyant du *Déclin de l'empire américain*, qui a obtenu une vingtaine

de prix à ce jour, l'ont fait connaître avantageusement comme cinéaste de fiction, notamment auprès du public européen.

Bien qu'il s'en défende, Arcand porte toujours un regard critique sur la société, même dans ses films de fiction qui immanquablement procèdent d'une recherche fort bien documentée. Il y aura toujours en lui un documentariste qui sommeille. Ainsi, qu'il s'intéresse à la figure de Jésus aujourd'hui, et partant au vécu de jeunes comédiens, à leur lutte désespérée au sein de laquelle le jeu et la vie se confondent, ne relève pas que d'une mode, que d'une simple humeur passagère. Son Christ est historicisé et incarné dans un réseau social bien défini, avec ses diverses ramifications (et, évidemment, ce n'est pas par hasard si les Juifs sont dans le décor), et la vision aérienne de la ville que propose Arcand en illustre fort bien l'enjeu dialectique, l'enjeu dont la Cité est l'objet, au sens où l'entendaient les Anciens. On retrouve ici les traces de sa formation d'historien qui l'ont guidé dans ses recherches fouillées sur le sujet. En misant sur le paradoxe et une certaine forme de distanciation, au sens propre du terme, il laïcise, voire il désacralise des siècles de croyance religieuse. *Jésus de Montréal*: du Arcand en liberté. G.M.

* La critique de *Jésus de Montréal* paraîtra dans la prochaine édition de 24 images



Lothaire Bluteau dans le rôle de Daniel, metteur en scène et interprète de Jésus dans *Le chemin de la Croix*

Daniel (Lothaire Bluteau) dans le rôle de Jésus

– **24 images**: *D'où vous est venue l'idée du film et comment s'est-il élaboré?*

– **Denys Arcand**: J'ai rencontré, il y a quelques années, au temps du *Déclin de l'empire américain*, un jeune comédien qui interprétait le rôle du Christ à l'Oratoire St-Joseph. Chaque soir d'été, il jouait pour les touristes, sur le Mont-Royal, le *Chemin de la Croix*, d'après la pièce d'Henri Ghéon. Peut-être même faisait-il ce travail entre deux séances de films publicitaires ou de post-synchronisation. C'est de cette image, de cette position inconfortable et contradictoire qu'est né *Jésus de Montréal*. Je me suis demandé comment un acteur fait pour dire l'Évangile selon saint Marc, le soir, et le jour, faire de la pub ou de la post-synchro pour des films pornos. Il jouerait du Racine ou du Shakespeare, au lieu du *Chemin de la Croix*, que la contradiction serait la même. Par la suite, je me suis évidemment intéressé à tout ce que faisaient les jeunes comédiens, à leur vie difficile, et le film a pris corps progressivement.

– **24 images**: *Oui, mais vous aviez sûrement des préoccupations sociales, puisque dans vos films il y a toujours ce côté «regard sur la société»?*

– **D. Arcand**: Non, c'est probablement celui de mes films qui est le moins «social». Le thème m'a accroché parce que j'ai été élevé dans une famille extrêmement catholique, mes parents étaient des gens convaincus, ils ne pratiquaient pas un catholicisme de surface, la religion donnait un sens à leur vie. Par la suite, j'ai étudié pendant neuf ans chez les jésuites, et le père Leclerc du film représente en quelque sorte un condensé de tous les profes-

seurs que j'ai eus — qui étaient tous des jésuites et, à la limite, ou incroyants ou en rupture de ban ou qui allaient quitter. J'avais envie de parler de ça, c'est certain, mais pas d'un point de vue sociologique, plutôt comme des souvenirs d'enfance.

– **24 images**: *Oui, mais le curé du film, lui, est toujours là!*

– **D. Arcand**: Oui, lui, il est l'un de ceux qui ne sont pas partis, qui ont fait des choix de vie de base. Lui, d'une certaine façon, il est resté par manque de courage, en tentant de s'accommoder. Il y en a beaucoup comme ça...

– **24 images**: *Ce serait intéressant de revenir à la genèse du film, pour cerner votre façon de travailler, qui n'est pas forcément la même d'un film à l'autre. Vous avez parlé d'un flash à partir d'un comédien, mais un flash ça ne fait pas un film, ni même une idée de film...*

– **D. Arcand**: En fait, c'était plus qu'un flash. Je pars généralement de quelque chose qui me hante, et qui devient l'indice d'une piste intéressante. Dans ce cas-ci, en m'intéressant à la représentation à l'Oratoire, j'ai constaté qu'il y avait, entre autres, un gardien avec un walkie-talkie pour encadrer et diriger les spectateurs, et qui m'a pris à partie alors que j'observais la pièce d'un angle non convenu. Par ailleurs, l'épisode de l'Haïtienne est survenu en mon absence, il m'a été rapporté et j'ai jugé bon de l'ajouter peu de temps avant le tournage du film. Et puis, de toute façon, tu rencontres souvent des gens étranges à l'Oratoire, des illuminés, même en plein jour, comme la bibliothécaire, par exemple. Donc, au fur et à mesure de ton travail, de ta recherche,

ton flash original s'enrichit.

Par la suite, j'ai essayé d'imaginer ce que ferait mon personnage s'il faisait une «sainte» colère, comme celle que l'on voit dans le film. J'ai été à la Cour des Sessions de la paix et j'ai rencontré un juge qui a évalué le cas en me disant qu'il ne poursuivrait pas les procédures et que mon personnage se devrait de voir un psychologue sur-le-champ. Alors j'ai remonté la filière et, de fil en aiguille, le psychologue recommandé par le juge, m'a fait une sorte de portrait-robot du personnage : insatisfait, un peu raté, etc. Après, je suis allé voir un détective et je lui ai demandé ce qu'il ferait s'il devait arrêter quelqu'un qui joue le rôle du Christ tous les soirs ! Quelle serait sa réaction...

– 24 images : *Donc, peu à peu le personnage prend vie.*

– D. Arcand : Non seulement le personnage, mais l'atmosphère générale. Et puis, d'autres aspects viennent se greffer. Par exemple, l'audition pour la pub de bière et tout ce qui a trait au monde de la publicité, l'attrait incroyable que les filles en bikini peuvent exercer sur les gens de ce milieu-là. J'ai fait assez de commerciaux pour pouvoir en parler en connaissance de cause ! Par exemple, si tu auditionnes des vieilles femmes ou des enfants, le réalisateur est tout seul, il n'y a pas un chat sur le plateau, mais le jour ou le bruit se répand qu'on a des filles en bikini, tu te retournes pour t'apercevoir qu'il y a huit représentants de l'agence derrière qui sont là comme par hasard...

– 24 images : *Manifestement on perçoit que vous avez dû faire aussi des recherches sur la vie du Christ.*

– D. Arcand : Ah oui, ça c'est autre chose. Quand je me suis dit «je suis le metteur en scène et j'ai à monter un spectacle sur Jésus», j'ai rencontré des théologiens et, incidemment, j'ai vécu la courte séquence où l'un d'eux me demande de ne pas mentionner son nom, considérant qu'il s'agit d'un sujet très délicat, etc. Mais il y a plein de recherches fascinantes qui se font en ce moment sur la christologie, l'histoire de Jésus, alors je me suis immergé là-dedans pendant six mois et j'ai appris des tas de choses.

– 24 images : *Est-ce que vous aviez l'impression de marcher sur des... épines ?*

– D. Arcand : Non, parce qu'il s'agit véritablement d'une discipline scientifique. Le problème vient surtout du fait que plusieurs des personnes qui s'intéressent au sujet sont des catholiques, ou à tout le moins des croyants à l'intérieur d'Églises bien structurées. Le principe même de la recherche scientifique, c'est que tout est ouvert dans la recherche de la «Vérité». Chaque découverte risque de remettre en question un dogme établi. Ce sont des gens qui sont constamment dans une situation délicate, parce que leur travail leur demande d'aller le plus loin possible, et en même temps ils sont coincés par leur statut, par leur situation à l'intérieur de l'Église.

– 24 images : *La dimension juive revient constamment dans votre film — Christ oblige ! — mais il y a un aspect qui se greffe à cela et que vous avez escamoté, et il n'est pas mineur, loin de là, c'est que les fouilles se font en ce moment dans les Territoires occupés, donc en territoire palestinien sous domination israélienne, au mépris des conventions internationales. Et il semble même que l'on soit prêt à tout défoncer, sous prétexte de chercher LA vérité...*

– D. Arcand : Oui, vous avez raison en un sens, mais là c'est un autre sujet. C'est vrai que c'est un problème très embêtant et qui est relié à l'occupation des Territoires palestiniens par Israël. Mais m'embarquer là-dedans m'aurait éloigné de mon histoire et



Une des facettes du métier de comédien : le «spot» publicitaire. Catherine marche sur les eaux. Daniel-Jésus : — C'est quoi le truc ?



Martin et René miment une interprétation kabuki du Chemin de la Croix

je ne vois pas comment j'aurais pu m'en sortir...

– 24 images : *Quand vous construisez un scénario basé sur un tel sujet, il doit y avoir plein de choses comme ça qui vous commandent de faire attention...*

– D. Arcand : Non, ce n'est pas tant de faire attention que la nécessité d'en arriver à une sorte d'unité dramatique. Il y a des choses que tu laisses tomber... Ma méthode de travail c'est d'écrire un scénario de 400 pages, dont le film durerait 4 heures et demie ou 5 heures, puis de réduire jusqu'au moment du tournage... Le premier assemblage du matériel tourné de ce film durait quand même 2 heures 45. Donc, au montage, j'ai encore enlevé au moins trois quarts d'heure.

– 24 images : *Est-ce que vous écrivez sous la forme de continuité dialoguée ou de grandes séquences, avec ou sans indications techniques ? Pensez-vous aux lieux possibles ?*

– D. Arcand : Sous la forme de continuité dialoguée, sans aucune indication technique. Comme j'écris pour moi-même, je n'ai pas besoin de me donner de telles indications techniques. Et je ne donne aucune précision quant au lieu. Je savais dans ce cas-ci que c'était quelque part sur la montagne, sans plus. J'écris tout de suite les scènes au fil de la plume, pour voir si elles marchent, s'il y a une progression, avec du dialogue déjà. Je ne fais pas de synopsis. Je commence vraiment à la première ligne, pour aboutir à 400 pages, avant de réduire ensuite.

– 24 images : *La ville de Montréal est montrée d'une façon très particulière ici, toujours d'en haut, jamais au ras du sol, ni des quartiers populaires.*

– D. Arcand : Tu ne vois jamais la ville, de près. Tu la vois en silhouette. Tu n'es jamais en ville. Ou bien tu es dans les lieux clos, ou bien tu la vois de la montagne. Ça m'apparaissait symbolique de faire l'histoire de Jésus mort sur le Golgotha, tenté par le démon sur une montagne, etc. Donc, pour moi, c'était un parti pris qui allait avec l'histoire de montrer la réalité de haut en bas,



Daniel et ses disciples sur la montagne (Rémy Girard, Catherine Wilkening, Lothaire Bluteau, Robert Lepage et Johanne-Marie Tremblay)



Que deviendront Constance (Johanne-Marie Tremblay), Martin (Rémy Girard), René (Robert Lepage) et Mireille (Catherine Wilkening) sans leur mentor?

et qui correspond au regard que Dieu porte sur l'humanité. Avec l'avocat, qui discute en haut d'un building avec Jésus, c'est un peu la même chose...

– **24 images:** *Oui, là on arrive au cœur du problème de votre film. Ou bien les personnages flottent au-dessus de la ville, ou bien ils la dominent. À cet égard, le «message» du film peut être ambigu: le personnage du Christ dit «aimez-vous les uns les autres» et il semble que son enseignement n'aboutisse à rien, ou bien vous accordez la préférence au personnage qui domine la ville, pensons à la séquence avec l'avocat/agent artistique qui représente la tentation diabolique en proposant à Jésus de mettre un peu d'eau dans son vin (!)... Vous semblez dire, à travers certains personnages, que ceux qui ont une attitude dominatrice ont raison...*

– **D. Arcand:** Je ne vois pas...

– **24 images:** *Tous les gens qui sont des éléments doux, qui sont en quelque sorte des incarnations du Christ, se font avoir, que ce soit les chanteuses du «Stabat Mater» à l'Oratoire au début et qui finissent dans le métro, ou que ce soit le premier Christ, le personnage de la première pièce qui finit suicidé, ou le Christ comme personnage du film qui devient maboul et meurt bêtement à son tour, ils se font tous avoir d'une certaine façon, est-ce que ça n'est pas une façon de condamner cette «philosophie» qui commande de s'aimer les uns les autres ou de tendre l'autre joue à l'ennemi?*

– **D. Arcand:** Non. C'est pas une raison parce que ça ne marche pas de ne pas le dire. Ceux qui le disent finissent sur la croix, c'est certain, mais ça ne leur donne pas tort! Je serais bien désolé qu'on interprète le film comme une condamnation de ces gens et de leur «philosophie».

– **24 images:** *Peut-être, mais en même temps le système continue à fonctionner d'une façon drôlement efficace... Votre position demeure ambiguë. Vous semblez vous réfugier derrière*



PHOTOS: PIERRE GROS D'AILLON

Le curé Leclerc (Gilles Pelletier) désespéré devant l'adaptation que Daniel a faite du *Cbemin de la Croix*

vos personnages qui adoptent des attitudes parfaitement contradictoires, sans prendre position.

– **D. Arcand:** Une chose est certaine, c'est que ma sympathie ne va pas au personnage de l'avocat, par exemple.

– **24 images:** *On peut tout de même se demander si vous ne cultivez pas sciemment l'ambiguïté. Prenons le problème sous un autre angle. Par exemple, vous établissez toujours une comparaison entre ce que vit le personnage et le rôle de Jésus qu'il joue, au point où le comédien pourrait venir de l'Actor's Studio.*

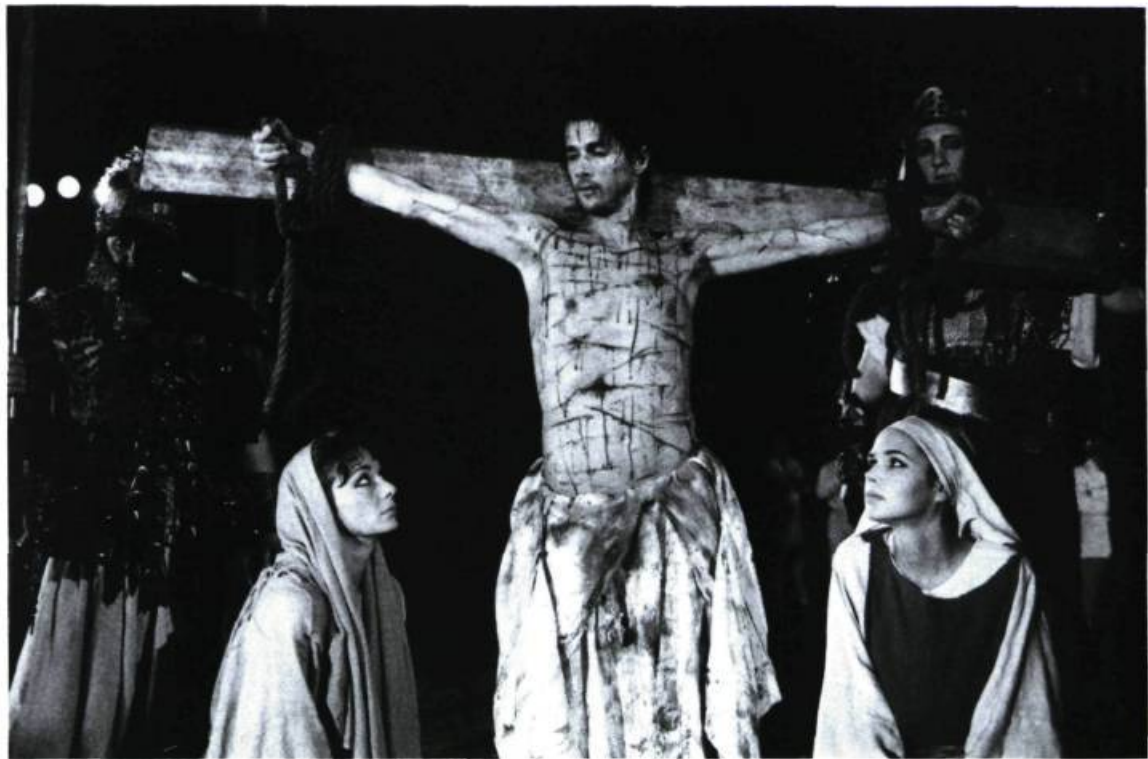
– **D. Arcand:** Oui, c'est juste. Ça c'est conscient de ma part, ça rejoint le paradoxe du comédien qui passe sa vie à jouer quelqu'un d'autre que lui-même. C'est aussi un film sur les acteurs, sur le jeu et sur leur vie, au point où tu n'arrives plus à faire la démarcation entre ce qu'ils sont et ce qu'ils jouent. À l'occasion, ils deviennent même ce qu'ils jouent.

– **24 images:** *Avez-vous subi d'une façon ou d'une autre l'influence de Scorsese?*

– **D. Arcand:** *La dernière tentation du Christ* est sorti pendant que je tournais. Et je ne l'ai pas encore vu pour ne pas être influencé de quelque façon que ce soit. Je suis tout de même conscient que le film de Scorsese a fait un four en France, cela a probablement inquiété mes producteurs.

– **24 images:** *On remarque que votre frère Gabriel n'est pas de la distribution. Comment s'est fait le choix des comédiens, et plus particulièrement de Lothaire Bluteau?*

– **D. Arcand:** Dès le départ, j'ai écrit pour Lothaire Bluteau. C'est lui et personne d'autre que je voulais dans le rôle du Christ. Il a été impliqué dans les différentes versions du scénario. Quant à mon frère, je le trouvais trop vieux pour incarner Jésus et, au moment du tournage, il travaillait en Belgique. Dans le cas de Robert Lepage, le choix s'est fait plus tard, et j'ai ajusté l'écriture en conséquence. Dans le cas de Rémy Girard, je trouvais intéré-



Martin, Mireille, Daniel,
Constance et René
en représentation

sant qu'il soit dans le film parce que c'est un bon acteur et un ami. Quant aux deux jeunes filles, Johanne-Marie Tremblay et Catherine Wilkening, ça été tout à fait différent, j'ai fait des auditions, je n'avais aucune idée pour qui j'écrivais.

– **24 images** : *Le personnage du juge nous renvoie à l'image de Ponce Pilate qui jugea le Christ, pourquoi avez-vous choisi d'interpréter ce rôle vous-même ?*

– **D. Arcand** : Le juge rappelle très précisément la figure de Ponce Pilate mais que je joue le rôle n'a aucune signification particulière.

– **24 images** : *Quelles ont été les exigences de la coproduction ? Vous avez déjà manifesté beaucoup de mépris à l'endroit de cette formule !*

– **D. Arcand** : Ça été une vraie coproduction, ça été très facile. Il faut dire que l'énorme succès qu'a connu *Le déclin* en France a modifié les données, en ce qui me concerne. Les partenaires français voulaient à tout prix investir dans mon prochain film, quel qu'il soit. À la limite leur apport aurait pu n'être que financier. Quant au personnage de la Française, je voulais au départ que ce soit une étrangère, quelqu'un avec un accent, qui détonne sur les autres, afin de refléter ce milieu de la pub qui est rempli d'étrangers. Comme dans le milieu intellectuel, d'ailleurs. Donc, elle ne m'a pas été imposée par la formule de coproduction... Pour ce qui est de la monteuse, je l'ai choisie parce qu'elle avait monté *Tbéresse* d'Alain Cavalier, que je trouve admirablement monté.

– **24 images** : *Avec soixante personnages, est-ce qu'il n'y a pas un danger d'aboutir à une certaine dilution du propos, à une approche moins approfondie des personnages ?*

– **D. Arcand** : Oui, le danger est réel. J'ai laissé tomber en cours de route plusieurs personnages, à la scénarisation, au tournage et même au montage. Aussi, le film est une paraphrase de la Passion de Jésus, et il y a plein de personnages dans l'Évangile, il y a des personnages qui ne font qu'une apparition de deux lignes, comme le mauvais larron, le bon samaritain, etc. Ponce Pilate ne fait que sa scène. J'ai voulu préserver ce style axé sur un person-

nage principal entouré de ses disciples.

– **24 images** : *D'ailleurs, le film est construit sur une succession d'épisodes qui nous présentent les personnages les uns après les autres, un peu comme Jésus allant recruter ses disciples.*

– **D. Arcand** : D'une part c'était la méthode de construction de l'Évangile et c'est aussi une façon intéressante de construire un récit au cinéma. Il y a plusieurs exemples de films structurés de cette façon, le plus célèbre demeure *Les sept samouraïs* de Kurosawa où les samouraïs s'insèrent dans le récit les uns à la suite des autres, séquence après séquence. C'est un procédé que j'aime utiliser à l'occasion.

– **24 images** : *Quelle a été la nature de la collaboration au scénario des personnes que vous mentionnez au générique, comme Michel Langlois, Michel Tremblay, Suzanne Jacob ?*

– **D. Arcand** : À chaque version du scénario que je fais, j'invite deux ou trois personnes à le lire, puis à en discuter pendant une journée entière. Donc, je consulte les gens deux à deux, à des intervalles de six mois ou plus. Comme j'écris seul, j'ai besoin de ça pour établir une sorte de dialectique.

– **24 images** : *Vous écorchez pas mal de gens, notamment dans le milieu des médias et de la pub.*

– **D. Arcand** : Je les ai côtoyés assez longtemps, ça ne pouvait que déteindre sur mon film. Je suis assez frappé par l'enflure médiatique, dont j'ai été la victime ou le bénéficiaire à l'occasion de la promotion du *Déclin*.

– **24 images** : *Ces clins d'oeil ne risquent pas de créer une rupture de ton dans le récit ?*

– **D. Arcand** : Ça c'est mon style, je n'y peux rien. Ça correspond à ce que je suis. Je n'ai pas d'unité de style, j'aime ce qui oscille entre le drame le plus sérieux et la comédie la plus loufoque. Je suis comme ça dans la vie... À mes yeux, on ne peut pas prendre au sérieux les gens qui sont dans les médias, c'est une blague ! Ça n'aurait eu aucun sens de les traiter sur le mode dramatique.

À PROPOS DE JÉSUS DE MONTRÉAL



Les spectateurs ovationnent le spectacle du *Cbemin de la Croix*.

Au premier rang, les chroniqueurs de spectacles France Garibaldi (Pauline Martin), Régine Maloin (Véronique Le Flaguais) et Roméo Miroir (Jean-Louis Millette) derrière qui nous retrouvons l'avocat/agent d'artistes Richard Cardinal (Yves Jacques).



Une échauffourée éclate entre comédiens, spectateurs et agents de sécurité alors que ces derniers interviennent pour arrêter la représentation.



Mireille et Constance accompagnent Daniel inconscient et doivent affronter le cauchemar de l'urgence d'un hôpital montréalais. Ambulancier (Denis Bouchard)

– **24 images:** *Par ailleurs, vous portez un regard impitoyable sur le système hospitalier francophone, qui ressemble à la Cour des Miracles, et vous faites ressortir en contraste la réalité de l'hôpital juif anglophone, pratiquement déserté et forcément super-efficace, disposant de beaucoup de moyens et de ressources. Qu'avez-vous voulu dire par ces images?*

– **D. Arcand:** Ça correspond à la réalité. Les salles d'urgence des hôpitaux francophones sont démunies et désorganisées, au point où tu peux y crever.

– **24 images:** *Le médecin qui constate sa mort dit que le patient, transporté d'un hôpital à l'autre, est simplement arrivé une demi-heure trop tard pour être sauvé.*

– **D. Arcand:** Oui, et cette trouvaille est venue en cours de route, un peu par hasard (bien que je n'aime pas ce mot) pendant ma recherche. Un jour j'ai rencontré des ambulanciers qui, comme dans le film et comme c'est souvent le cas, ont été contraints de trimpler un blessé grave dans divers hôpitaux qui le refusaient à l'urgence, faute de places disponibles. Spontanément, ils ont alors posé la question: «le blessé ou son entourage parle-t-il l'anglais?» Dans l'affirmative, ils ont alors tenté leur chance auprès des hôpitaux anglophones, dont l'hôpital juif, où il y a toujours de la place.

– **24 images:** *Donc, Jésus est mort bêtement...?*

– **D. Arcand:** Oui, dans ce cas-ci, en s'assommant avec sa croix, Jésus a subi une rupture des vaisseaux au niveau du bulbe rachidien. Ce qui a pour effet de provoquer une montée de sang à la tête qui cause une pression intolérable sur le cerveau, entraînant la mort à brève échéance. Le patient peut se remettre sur pied pendant un court moment (les médecins appellent cette rémission «l'heure de grâce»), puis délirer et mourir assez rapidement, si le mal n'est pas diagnostiqué à temps. Mais, une opération chirurgicale relativement simple, pourvu qu'elle soit faite rapidement, permet d'éviter cette échéance de la mort. Oui, d'une certaine façon, on peut dire que Jésus est mort bêtement...

– **24 images:** *Evidemment, il n'est pas innocent que le médecin qui constate la mort de Jésus soit juif. Il y a là un beau*

rapprochement historique, un raccourci audacieux.

– **D. Arcand:** C'est capital, puisque Jésus aussi était juif, mais rejeté par les siens... Et le fait que ses organes soient redistribués dans divers hôpitaux pour guérir ou redonner vie à des patients indique, comme je le disais tantôt, qu'il n'est pas mort en vain, malgré les apparences.

– **24 images:** *Bien, mais en tout cas, il n'est pas ressuscité. Ça, vous l'indiquez clairement dans votre film.*

– **D. Arcand:** Très juste! Un consensus semble se dégager sur ce point, en christologie. L'événement supposé serait survenu quelques années plus tard, alors que certaines personnes auraient pris pour le Christ ressuscité quelqu'un qui lui ressemblait. Évidemment, ce point de vue n'est pas prêt d'être accepté par tous les croyants.

– **24 images:** *Surtout si on en juge par la sortie virulente du père Leclerc contre la pièce de théâtre montée par les jeunes acteurs. Il récuse leur interprétation de Jésus en la déformant volontairement: «Êtes-vous fous de décrire Jésus comme le fils d'une prostituée et d'un soldat romain?»*

– **D. Arcand:** Tout à fait. D'ailleurs, les textes disent que, en étant désigné «fils de Marie», Jésus était ou un enfant illégitime, ou, en tout cas, non issu d'une cellule familiale juive normale ou classique, qui repose sur une filiation patrilinéaire. Plusieurs possibilités s'offrent alors: Jésus serait né de père inconnu, lequel *pourrait* être un soldat romain du nom de Pantera, et Marie, sa mère, *pourrait* être une prostituée, ou avoir été violée, ou... Mais, tout en étant conscient de cela, on peut comprendre l'attitude du père Leclerc qui pense que ses fidèles ont peut-être besoin de religiosité, à défaut de pouvoir se payer une psychanalyse lacanienne.

– **24 images:** *Au fait, avez-vous essayé d'obtenir la permission des autorités ecclésiastiques pour tourner à l'Oratoire?*

– **D. Arcand:** Oui, mais on ne m'a jamais donné de réponse. J'ai tourné sur le Mont-Royal, mais dans des lieux publics. L'Oratoire Saint-Joseph est un organisme privé qui brasse des millions de dollars et leurs responsables n'avaient rien à espérer de mon film! ●